



HAL
open science

Des chemins qui mènent à Proust

Jean-Marc Quaranta

► **To cite this version:**

Jean-Marc Quaranta. Des chemins qui mènent à Proust. Bulletin Marcel Proust, 2023, 73, pp.226-232.
hal-04706491

HAL Id: hal-04706491

<https://hal.science/hal-04706491v1>

Submitted on 23 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Des chemins qui mènent à Proust

Chloé Cruchaudet, *Céleste*, "Bien sûr Monsieur Proust". Première partie, Toulon-Paris, Soleil, Noctabule, 2022.

Céleste Albaret, *Monsieur Proust*, souvenir recueillis par Georges Belmont, dessin de Stéphane Manel, adaptation de Corinne Maier, Paris, éditions Seghers, 2022.

Claudine Guilhot, *A la rencontre de Marcel Proust*, livre auto-édité, 2022.

Marcel Proust impressionne et son omniprésence ces dernières années n'aide pas forcément à entrer dans une œuvre qu'on dit difficile, exigeante, austère même. La saisie immédiate que permet l'image dispense du déchiffrement des signes – graphiques puis linguistiques et sémiotiques – qu'impose la lecture et facilite la découverte de l'œuvre et de l'auteur. Depuis la magistrale adaptation des premiers volumes de la *Recherche* par Stéphane Heuet on sait que Proust se prête à la mise en image, on voit avec les trois livres dont il est question ici que le roman graphique, la bande dessinée et même l'album jeunesse sont une manière d'aborder le massif proustien en pente douce – avec des bonheurs et des périls divers.

Céleste superstar

Céleste Albaret est certainement la personne de l'entourage de Proust qui a été le plus mise en lumière au cours des trois années de célébrations proustiennes – 2019, prix Goncourt ; 2021, 150 de la naissance ; 2022, centenaire de la mort. De la diffusion de la quasi-intégralité de ses entretiens avec Georges Belmont (France culture, *Grande traversée*, été 2019) à la biographie précise, documentée et tendre de Laure Hillerin, Céleste est devenue la super star de l'univers proustien ; le rôle qu'elle a joué auprès de Proust méritait bien cette reconnaissance. Le livre de Chloé Cruchaudet et celui illustré par Stéphane Manel et adapté par Corinne Maier s'inscrivent dans cette patrimonialisation du personnage de Céleste.

Les deux ouvrages, s'ils peuvent prétendre à l'appellation de « roman graphique », se distinguent très nettement par leur forme, leur projet, leur portée et leur esthétique. Le premier s'apparente davantage à un album de bande dessinée sur papier glacé, sous couverture cartonnée, ce qui en fait un très bel objet. Le ton est donné dès l'image de couverture où Céleste, une tasse de café fumant à la main, lève un visage de communiant vers l'immense image pieuse de son maître, dont on ne voit que le bas du visage, la moustache, le col empesé et la fleur à la boutonnière, mais qu'on reconnaît immédiatement, tant le portrait de Proust pas Blanche est devenu une icône moderne.

On retrouve les mêmes attributs proustiens sur la couverture souple à rabats de la version de *Monsieur Proust* publiée aux éditions Seghers. Stéphane Manel y a ajouté un portrait de Céleste et d'autres symboles de l'univers de Marcel Proust : un volume des *Jeunes filles*, un brouillon, le plateau du courrier, la silhouette d'un homme en pelisse et haut-de-forme, Proust dans son lit couché et de profil : que le lecteur se rassure, il est bien chez Proust !

En dépit de ce commun sacrifice à l'imagerie proustienne, les deux livres sont différents dans leur contenu, alors même qu'ils ont pour source un matériau identique : la parole de la servante. Là où l'un condense et adapte les mots de Céleste et les illustre de loin en loin, l'autre propose une plongée dans l'univers mental de Céleste qui devient la matière graphique de l'ouvrage. Plusieurs planches traduisent, avec beaucoup de sensibilité, ce qu'éprouve Céleste dans sa vie quotidienne auprès de Marcel Proust. Sur la quatrième de couverture on la voit, jeune fille souriant d'extase, pieds nus, sautant au-dessus de phrases qui jaillissent comme des jets d'eau, une citation donne l'origine de cette image : « être avec lui [...] c'était comme se promener dans une campagne où il y avait partout de nouvelles sources qui jaillissent ». Cette mise en image des propos de Céleste constitue à la fois l'intérêt esthétique et même littéraire du livre, mais aussi sa limite.

Chloé Cruchaudet aime Céleste et cela lui permet de la comprendre et de traduire en images ses émotions. Certaines, parfois en pleine page, font entrer le lecteur dans l'intimité des pensées de la jeune femme et de la dame âgée qui revient sur son passé. Lorsqu'elle est angoissée à l'idée des personnes qu'elle va rencontrer en portant les exemplaires de *Du côté de chez Swann* que lui confie Monsieur Proust, l'image est sombre, dans de belles teintes aquarellées de violet et de vieux rose, la

circulation dans Paris dessine un labyrinthe où la jeune provinciale se perd, écrasée par les façades des demeures dont les fenêtres et les portes deviennent autant de bouches inquiétantes. De même, lorsqu'elle découvre l'univers du 102 boulevard Haussmann, l'appartement apparaît comme une île aux mêmes teintes violettes et aux rivages vertigineux, en haut de laquelle trône, sous une cloche de verre, le lit de Monsieur Proust. Chloé Cruchaudet restitue fidèlement et transpose en images le récit de la découverte de la chambre de liège par la jeune Céleste, son étonnement devant la brume épaisse des fumigations et sa surprise de retrouver dans cet appartement parisien les murs d'une mine aperçue en Lozère, quand elle était enfant, et au bout, l'œil de Proust.

« Illustration non contractuelle »

On pourrait multiplier l'inventaire des réussites de ce travail de mise en récit et d'illustration non seulement du discours de Céleste mais de ses impressions et de sa psychologie qui témoignent d'une profonde sensibilité et d'une belle empathie de l'autrice avec son personnage principal. Cette finesse fait regretter d'autant plus amèrement que Chloé Cruchaudet ait cédé à la facilité du storytelling pour raconter la relation de Céleste et Proust. Était-il nécessaire de noircir le trait, pour tomber dans les poncifs du misérabilisme et faire de l'appartement « tout neuf, tout propre et très bien arrangé » (*Monsieur Proust*, p. 15) d'Odilon à Levallois, une mansarde misérable et sans lumière ? De même, on comprend qu'il était pratique de donner à Céleste une confidente qui lui parle de Proust, mais pour cela fallait-il faire accompagner l'écrivain à Cabourg par Colette, au mépris de la vérité ? Car si Chloé Cruchaudet a lu Céleste, si elle a aussi très bien exploité la biographie de Laure Hillerin (qui aurait sans doute mérité mieux qu'une simple mention dans la bibliographie tant elle a servi à charpenter le récit), sa connaissance de Proust est limitée au prisme de la servante des ultimes années. Qu'il s'agisse de l'invention improbable du prénom d'Albertine sur la plage de Cabourg, de la rencontre avec Proust placée, comme Céleste le dit par erreur, au printemps 1913 alors qu'elle eut lieu à l'automne, ou de l'invention de papiers collés, dont Céleste n'est pas à l'origine – on les trouve déjà sur le manuscrit des *Plaisirs et les jours* – on ne compte pas les libertés prises avec la biographie de Proust qui mériteraient qu'on inscrive sur la couverture, comme sur les photos de programmes immobiliers ou de plats surgelés : « libre interprétation de l'artiste » ou « suggestion de présentation ».

C'est aussi ce qu'on se dit quand on lit la manière dont Chloé Cruchaudet fait parler Proust qui use d'un style faussement soutenu, caricatural, alors même que le livre de Céleste contient des paroles de Proust rapportées fidèlement et même imitées dans leur diction – ce qui fait de ses enregistrements des documents précieux qu'il est dommage de trahir. L'imaginaire de l'autrice affecte aussi le corps de Proust, voué à une même caricature inutile. Rendu flexible à l'extrême, dégingandé d'un bout à l'autre de l'album, Proust, vu par Chloé Cruchaudet, se cambre, se courbe, se plie et se déplie comme un toréador dans l'arène – plus Montesquiou que Proust.

On l'aura compris les qualités du livre de Chloé Cruchaudet, sa maîtrise des couleurs, son imaginaire graphique, son amour pour Céleste, sont aussi ce qui en fait, pour qui y chercherait des vérités sur Proust, les limites sinon les défauts.

Reader's digest

Les auteurs de la version illustrée de *Monsieur Proust* parue chez Seghers n'ont pas pris les mêmes risques, aussi leur travail est-il à la fois moins réussi sur le plan artistique et plus fiable pour le contenu. Les illustrations abondantes de Stéphane Manel sont le plus souvent réalisées à partir de photographies bien connues que le dessinateur a transposées en éclaircissant un œil ou une ombre du visage, en redressant un nez, une pommette. Quand il se risque à inventer une image (Céleste refaisant le lit de Proust ou observant Nicolas faire le café), il réussit à rendre le silence de l'appartement de Proust, le recueillement religieux qui devait entourer le service domestique de l'écrivain et on regrette que l'illustrateur ne se soit pas davantage risqué à imaginer, lui aussi, le monde de Céleste et Marcel. Plus retenu dans son approche graphique que Chloé Cruchaudet, il ne parvient cependant pas à donner à la scène de la découverte de la chambre la même intensité. Sauf dans les dessins originaux, la mise en couleur, heureusement très limitée et dont on se demande l'intérêt, n'a aucune commune mesure avec celle, parfaitement maîtrisée, de Chloé Cruchaudet.

L'illustration est ainsi à l'image du texte : fidèle à l'original, celui-ci offre une restitution allégée et plus lisible du texte que Georges Belmont avait tiré de ses entretiens avec Céleste. Rançon de cette adaptation réalisée par Corinne Maier, par rapport au livre publié par Robert Laffont, le lecteur perd plus des deux tiers du texte et donc de très nombreuses informations précieuses sur la biographie de l'écrivain et la relation de deux personnages – ce qui peut sembler l'essentiel pour le grand public est sans doute préservé, mais la perte est importante.

Toute adaptation est une traduction et court le risque d'être une trahison, ces deux ouvrages n'échappent pas à ce cette règle. L'album de Chloé Cruchaudet nous livre sa vision de Céleste, dont on aurait aimé qu'elle reste limitée à la servante ou qu'elle s'appuie, quand il est question de Proust, sur un conseiller scientifique, lequel aurait à coup sûr bridé sa créativité. On peut se dire que les lecteurs de Chloé Cruchaudet auront, en plongeant dans son univers, l'occasion de découvrir Proust, tant pis si c'est un Proust caricatural, un peu dysneylandifié. Quant au livre paru chez Seghers, il donnera au lecteur l'agrément des images et l'illusion d'avoir lu *Monsieur Proust* trois fois plus vite ; là encore le plus important reste la découverte.

Proust pour tous

Pour découvrir Proust, et le faire découvrir, on peut aussi commencer tôt, très tôt, dans l'enfance. Raconter Proust aux enfants, c'est le pari qu'a fait Elyane Dezon-Jones – aidé par Stéphane Heuet pour les dessins – avec *Le Fantôme du petit Marcel* ; et Anne-Sophie Tilly a réalisé un album *A la recherche du temps perdu*, pour les tout-petits. Faire entrer l'enfant dans l'univers réputé inaccessible de Proust, c'est aussi ce qu'a choisi de proposer Claudine Guilhot dans un album cartonné et coloré qui présente en **trente** pages et douze chapitres l'univers de l'écrivain.

Sur douze thèmes proustiens (enfance, amours, saveurs, fêtes...), Claudine Guilhot conduit ses lecteurs *A la rencontre de Marcel Proust* au travers des six éléments qui structurent chaque double page : une couleur donne la tonalité du thème, quelques lignes le présentent, une image (dessin de l'auteur ou photographie) l'illustre, de courts extraits de la *Recherche* donnent à lire Proust ; en belle page, une composition abstraite, en tissu, cherche à restituer l'impression qu'a suscité le thème chez l'autrice, elle est accompagnée d'une question qui propose de mettre en rapport le thème du roman avec la vie du lecteur – qu'il soit enfant ou adulte.

« Nuit », dont le titre se détache en blanc sur un fond anthracite, résume en cinq lignes la place de la nuit dans la vie de Proust. Elle est illustrée par une photo de la chambre de Proust. L'incipit de la *Recherche*, complété par quelques phrases sur le sommeil, donne accès au texte du roman. En regard, sur un fond jaune soleil, un rond orangé, parcouru par douze traits marrons – la ronde des heures –, illustre le rapport complexe de Proust à la nuit et au jour. Deux questions : « Te souviens-tu de tes rêves les plus doux ? Te souviens-tu aussi de quelques cauchemars effrayants ? », interrogent le lecteur, grand ou petit, sur son propre rapport au sommeil et à la nuit.

Dans « Sur la lecture », Proust affirme que les auteurs que nous aimons doivent être non des conclusions mais des incitations. Au terme d'un parcours qui met en œuvre la sensibilité visuelle, auditive et même tactile (les photographies des compositions en tissus restituent l'épaisseur et les textures des œuvres), les deux questions posées à chaque double page incitent à penser, et même à écrire ou à faire écrire, sur les grands thèmes du roman de Proust : « quel est ton plus beau souvenir d'enfance ? » (« Enfance ») ; « aurais-tu envie d'écrire un livre ? » (« Adolescence ») ; « raconte la plus belle fête, donne plein de détails » (« Fêtes »).

Au banc d'essai de la lecture, parcouru et lu avec des enfants de quatre, sept et onze ans, le livre produit son effet : les couleurs et les formes captent l'attention des plus petits et les plus grands aiment qu'on leur demande d'exercer leur sensibilité et ils comprennent l'essentiel, que lire – et lire Proust en particulier, c'est descendre en soi-même.

La grand-mère du héros, quand elle fait découvrir à son petit-fils les chefs-d'œuvre, souhaite « éliminer entièrement la banalité commerciale » et pour cela donner à voir la beauté des œuvres avec « plusieurs "épaisseurs" d'art », ce où Claudine Guilhot ajoute à l'art de Proust son regard, lui aurait certainement plu qui invite le lecteur, grand ou petit, à ajouter à son tour au texte sa propre « épaisseur » d'art.

Jean-Marc Quaranta